

gterre, malgré les représentations de leur consul et du commandant de l'escadre française. On ajoute que plusieurs d'entr'eux sont tombés entre les mains d'Oribé qui les a impitoyablement massacrés. C'est peut-être un droit qu'a là Oribé, dans le sens rigoureux de ce mot, au tribunal de la politique, mais c'est un droit monstrueux au tribunal de l'humanité et nous devons espérer que les représentants de la France feront tous leurs efforts pour arrêter le glaive de cette abominable justice, quelque difficile que cette tâche leur soit rendue par l'opiniâtreté de leurs compatriotes. L'humanité a des droits au dessus de tous les droits et qui survivent à la violation de tous les devoirs.

Courrier des Etats-Unis.

PROSPECTUS. (1)

HISTOIRE DU CANADA.

Le grand spectacle de l'histoire est toujours palpitant d'intérêt, soit qu'on assiste aux époques où les nations sont à leur plus haut degré de grandeur, ou à leur déclin, soit que se plaçant à leur naissance, l'on jette de ce point ses regards sur la longue chaîne d'événemens heureux et malheureux qui signalent leur passage sur la scène du monde. L'intérêt du philosophe a dû redoubler lorsqu'il a vu, il y a trois siècles, le vieux monde commencer à verser dans le nouveau, cette foule d'humbles, mais industrieux colons, dont l'avenir, enseveli dans le mystère, devait cependant, en excitant sa curiosité, faire naître en lui tant d'espérances, puisqu'au lieu de l'épée, l'intelligence et l'esprit d'entreprise et de travail formaient leurs principales armes.

Cela est vrai surtout pour le Canada. Nous devons dire à la louange de nos pères, que le sang n'a point souillé leur établissement dans ce pays, où ils ont toujours vécu en paix avec les anciens habitans du sol, qu'ils ont au contraire défendus contre des voisins aussi implacables qu'ambitieux.

Accoutumés à voir dans l'ancien monde, les nations paraître et disparaître par la force seule du glaive, ce spectacle nouveau doit donc nous intéresser, d'autant plus que notre patrie a été le théâtre de cette espèce de phénomène moral dont le monde n'avait pas été témoin depuis des milliers d'ans.

Il n'y a pas encore bien des années, l'on se livrait, chez plusieurs peuples, à l'étude de l'histoire ancienne et celle des nations étrangères, avec beaucoup plus de soin qu'à l'étude de celle de sa propre patrie. L'un était Grec, Romain par les souvenirs, et non Canadien, Français, etc. Privé peut-être chez soi, par la nature du gouvernement, de la pratique des doctrines qui sont chères au cœur de l'homme, l'on aimait à se réfugier par la pensée dans les annales des nations où elles avaient fleuri avec le plus d'éclat. La révolution française a opéré un grand changement dans les esprits à cet égard, et l'on en est revenu à des principes plus rationnels et dont les résultats sont plus utiles. Le Canada plus jeune et peut-être plus timide, est entré plus tard dans cette voie de réforme : son histoire étant bien moins riche en événemens, et puisant lui-même jusqu'à un certain point ses principes et ses idées, dans celles des nations dont une longue suite de siècles avaient enrichi l'expérience, et perfectionné le génie et le goût, il en sentait moins le besoin. Ses regards se portaient naturellement, comme aujourd'hui encore, sur les créations et sur les découvertes de ces antiques nations, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, dans la politique, dans le commerce, dans la navigation ; il prenait, comme il prend toujours leurs travaux et leur conduite pour exemple et pour modèles.

Suivant donc le progrès européen, l'étude de notre histoire est devenue une partie essentielle de notre éducation ; et à mesure qu'on s'est enfoncé, dans les annales poutreuses de notre pays, on y a découvert un intérêt, on y a découvert un charme dont on n'aurait jamais soupçonné l'existence. En effet, l'origine et les progrès des colonies américaines, dont les destinées paraissent si belles, doivent intéresser beaucoup plus le penseur que les irruptions sanglantes des barbares qui ont donné naissance à l'Europe moderne au milieu des ruines. L'ambition la plus noble d'un génie éclairé, le désir de faire des découvertes propres à améliorer le sort de ses semblables, la propagation du christianisme, l'amour de la paix et de la liberté, tels sont les principaux motifs qui ont amené dans le nouveau monde, Colomb, Cabot et Cartier, les missionnaires, les planteurs, enfin, qui tout ensemble ont contribué à y introduire cette haute civilisation, dont l'Amérique est peut être destinée à conserver dans un avenir reculé le flambeau éteint dans les mains de l'Europe retombée dans les ténèbres de la barbarie.

L'histoire de la découverte et de l'établissement du Canada ne le cède en intérêt à celle d'aucune autre partie de l'Amérique. La hardiesse de Cartier qui vient planter sa tente au pied de la montagne d'Hochelaga, au milieu de tribus inconnues, et léguer de vastes contrées à sa patrie ; la fondation du Canada par Champlain qui s'assied tranquillement sur les rives du fleuve St. Laurent, entouré de ces forêts séculaires que n'avaient fait retentir encore que les cris de barbarie, et que n'avait arrosées que le sang des victimes humaines ; les souffrances et la lutte des premiers colons avec la fumeuse confédération iroquoise ; la découverte de presque tout l'intérieur de l'Amérique Septentrionale depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'aux nations qui habitaient les rives occidentales du Mississipi ; les expéditions guerrières des Canadiens dans la baie d'Hudson, Terre-neuve, et jusque dans la Virginie et la Louisiane ; la fondation par les missionnaires et les Canadiens des premiers établissemens européens dans l'Etat du Michigan, du Wisconsin, de la Louisiane et de la

partie orientale du Texas, voilà certes des entreprises, des actions, bien dignes de notre intérêt et de celui de la postérité, et qui, joints aux autres événemens militaires et politiques, donnent aux premiers temps de notre histoire un monument, une variété, une richesse de couleurs, qui nous semblent pleins d'attraits.

Si l'on examine l'histoire du Canada dans son ensemble, depuis le commencement jusqu'à nos jours, elle se partage en deux grandes époques que divise le passage de cette colonie de la domination française à la domination anglaise, et que caractérise, la première, la lutte armée des Canadiens avec les sauvages et les colonies anglaises maintenant indépendantes ; et la seconde, la lutte politique et parlementaire qu'ils soutiennent encore pour leur conservation comme peuple. La différence des armes entre ces deux époques militantes, en variant le tableau des événemens, montre ce peuple sous deux points de vue divers, et ajoute par là même un intérêt toujours croissant. Sous la domination française, l'histoire rend témoignage au courage des Canadiens, à leur amour pour leur pays, et à leur fidélité pour leur roi. Sous la domination actuelle, en déployant les mêmes qualités, ils ont défendu avec le même dévouement la vieille cause de leur existence sur un autre champ de bataille, lors même que leur mère-patrie se trompant sur leurs motifs, et soupçonnant leur loyauté, les mettait dans la situation la plus défavorable ; dans cette nouvelle carrière, la défense de leurs droits sacrés et inaliénables, leur a acquis encore une gloire qui doit nous être bien chère.

Cette lutte politique a fait surgir des noms, qu'entoura la vénération de la postérité, des hommes dont les talens, le patriotisme ou l'éloquence embellissent nos annales comme, pour ne citer que les morts, les Papineau, les Bédard, les Stuart, qui ont pris une si belle place dans notre histoire.

Cependant l'immigration des Iles Britanniques et l'union du Bas et du Haut-Canada dont l'objet, avoué par Lord Durham, dans le rapport qu'il a fait au gouvernement métropolitain, avant la passation de cet acte, est contraire aux obligations contractées par l'Angleterre dans l'acte de 1774 et dans celui de 1791, à la saine politique de l'empire, et dont pour cette raison l'on reconnaîtra tôt ou tard le danger, ont ébranlé le courage de ceux qui croient que les transformations de peuples se font aussi facilement qu'un décret royal ou un acte législatif. Nous avons plus de foi dans la stabilité des sociétés ; et plein d'espérance nous croyons à l'existence future de ce peuple dont les hommes timides, qu'effraie et déconcerte une lutte sans cesse renaissante, regardent l'anéantissement, dans un avenir plus ou moins éloigné, comme un sort inévitable. Si je m'abandonnais comme eux à ces pensées sinistres, loin de vouloir retracer les événemens qui ont signalé sa naissance et ses progrès, et de me complaire dans la relation des faits qui l'honorent, je ne trouverais de voix que pour gémir sur son tombeau. Comme cette femme devant le Christ mort d'un grand peintre, je me couvrirais la tête pour ne pas voir agoniser ma patrie, expirer ma race. Non ; homme d'espérance, l'on n'entendra jamais ma voix prédire le malheur ; homme de mon pays, l'on ne me verra jamais, par crainte ou par intérêt, calculer sur sa ruine supposée pour abandonner sa cause.

Mais, dans le vrai, cette existence du peuple canadien n'est pas plus douteuse aujourd'hui qu'à aucune époque de son histoire. Sa destinée est de lutter continuellement, tantôt contre une autre race qui, jetée en plus grand nombre que lui dans ce continent, y a acquis depuis longtemps une prépondérance, qui n'a plus rien à craindre. Mais qui peut dire que ces luites aient retardé essentiellement sa marche ? C'est pendant celle dont on appréhende les plus funestes résultats, que son extension a pris les plus grands développemens. Dans les 152 ans de la domination française la population du Canada n'a atteint que le chiffre de 80,000 âmes environ, tandis que dans les 33 ans de la domination anglaise, ce chiffre s'est élevé à plus de 500,000, et le pays s'est établi dans sa plus grande étendue. On voit donc que les frayeurs dont nous venons de parler sont plus chimériques que réelles.

Plusieurs de ces esprits craintifs interrogent le passé, cherchent pour justifier les prévisions, les irruptions toujours passagères des Français dans les différentes parties du monde et dans la mobilité de caractère qui leur est propre, la preuve de ce qu'ils avancent. Lisez ; s'écrient-ils plutôt :

« La France, dit Chateaubriand, possédait autrefois dans l'Amérique septentrionale un vaste empire qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du Haut-Canada. — De cet empire plus étendu que l'Europe, la France n'a rien gardé ; elle a perdu la moitié du Nouveau-Monde, comme la domination de l'ancien, exercée sous Charlemagne, Louis XIV et Napoléon. Aucun peuple n'a plus parcouru et renoué le monde que ce vieux peuple gaulois-français. Dans l'effacement des temps historiques il a colonisé une grande portion de l'Europe, vaincu et brûlé Rome, saccagé la Grèce ; il a laissé son nom à la Galice, à la Gallicie, à la Galatie, pays de Galles, à la Lusitanie antique, à la Franconie, à nombre d'autres provinces ou villes ; il a légué les noms de ses princes, de ses capitaines ou de ses cités, les souvenirs de sa langue, de ses mœurs et de son courage aux rives du Gange aussi bien qu'à ces états nouveaux éclos comme par enchantement dans les forêts américaines ; mais de tant de dominations diverses, il n'a pu conserver même ses limites naturelles ; et, pour ce qui concerne le Nouveau-Monde, une race et une civilisation rivales s'étendent aujourd'hui dans cette immense espace de plus de quinze cents lieues que la France avait jalonné de ses comptoirs de ses postes militaires, depuis la baie d'Hudson jusqu'aux bouches du Mississipi.

Les révolutions politiques ou militaires, les institutions, le temps et les ra

(1) Ce prospectus servira d'introduction à l'ouvrage. On a cru que cet introduction ferait mieux connaître le but et le plan de l'auteur, qu'un prospectus ordinaire.